

veut me suivre, se mettre en route pour l'envol hardi des pensées. Mais ce n'est qu'un instant, car l'instant d'après je suis froid et sec.

Il existe plusieurs sortes de rougeur féminine. Il y a le rouge grossier de la brique. C'est celle dont les auteurs de romans se servent toujours assez lorsqu'ils font leurs héroïnes rougir *über und über**. Il y a la rougeur fine; c'est l'aube matinale de l'esprit, qui est sans prix chez une jeune fille. La rougeur furtive, qui suit une idée heureuse, est belle chez l'homme, plus belle encore chez l'adolescent, ravissante chez la femme. C'est la lueur de la foudre, l'éclair de chaleur de l'esprit. Elle est la plus belle chez l'adolescent, ravissante chez la jeune fille parce qu'elle se montre dans sa virginité, et c'est pourquoi elle a aussi la pudeur de la surprise. Plus on vieillit, plus cette rougeur disparaît.

Parfois je lis à haute voix pour Cordélia; en général il s'agit de choses très indifférentes. Edouard, comme d'habitude, doit tenir la chandelle; car je lui ai signalé qu'un moyen très utile pour se mettre en rapport avec une jeune fille, c'est de lui prêter des livres. Aussi il y a gagné plusieurs choses, car elle lui en est assez obligée. C'est moi qui y gagne le plus car je décide du choix des livres, mais je me tiens à l'écart. Là j'ai un champ libre très étendu pour mes observations. Je peux donner à Edouard tous les livres qu'il me plaît, puisqu'il ne s'entend pas en littérature, je peux oser ce que je veux, aller jusqu'à n'importe quel extrême. Alors, quand je me rencontre avec elle le soir je prends comme par hasard un livre, je le feuillette un peu, lis à mi-voix et fais l'éloge de l'attention d'Edouard. Hier soir j'ai voulu par une expérience me rendre compte de l'élasticité spirituelle de Cordélia. Je ne savais si je devais demander à Edouard de lui prêter les poèmes de Schiller pour tomber accidentellement sur le chant de Thécla (273), à lire à haute voix, ou les poèmes de Bürger. J'optais pour ces derniers, surtout parce que sa « Lénore », malgré toute sa beauté, est un peu exaltée. J'ouvris le livre et lus ce poème avec tout le pathétique possible. Cordélia était émue, elle cousait rapidement comme si c'était elle que Vilhelm (274) venait enlever. Je m'arrêtai, la tante avait écouté sans y faire beaucoup d'attention; elle ne craint pas les Vilhelm, vivants ou morts, et elle ne comprend d'ailleurs pas très bien l'allemand; mais elle fut tout à fait à son aise lorsque je lui montrai la belle reliure du livre et que je commençai à lui parler de l'art du relieur. Mon intention était de détruire chez Cordélia l'effet du pathétique à l'instant même où il se produisait. Elle était un peu anxieuse, mais manifestement cette anxiété ne la tentait pas, mais créait chez elle un effet *unheimlich**.

* *Ueber und über* : En allemand dans le texte : encore et encore.

* *Unheimlich* : En allemand dans le texte : peu rassurant.

Aujourd'hui pour la première fois mes yeux se sont reposés sur elle. On dit que le sommeil peut alourdir une paupière jusqu'à la fermer; ce regard pourrait peut-être avoir un pouvoir semblable. Les yeux se ferment et, pourtant des puissances obscures s'agitent en elle. Elle ne voit pas que je la regarde, elle le sent, tout son corps le sent. Les yeux se ferment et c'est la nuit; mais en elle il fait grand jour.

Il faut qu'Edouard disparaisse. Il en est venu aux dernières extrémités; à chaque instant j'ai à craindre qu'il aille faire une déclaration d'amour. Personne mieux que moi ne peut le savoir, moi, son confident, qui à dessein le maintiens dans cette exaltation pour qu'il puisse d'autant plus influencer Cordélia. Mais ce serait trop risquer que de lui permettre de faire l'aveu de son amour. Je sais bien qu'il recevrait un refus, mais cela ne terminerait pas l'affaire. Il en serait sûrement très affecté, et cela pourrait peut-être émouvoir et attendrir Cordélia. Bien que dans ce cas je n'aie pas à craindre le pire, c'est-à-dire qu'elle revienne sur son refus, il est possible que sa fierté d'âme souffre de cette simple compassion. Et si c'était le cas, j'aurais tout à fait manqué mon but en me servant d'Edouard.

Mes rapports avec Cordélia commencent à prendre une tournure dramatique. Arrivera ce qui pourra, mais je ne peux plus longtemps rester seulement spectateur, à moins de laisser l'instant s'échapper. Il est indispensable qu'elle soit surprise; mais si on veut la surprendre il faut être à son poste. Ce qui d'ordinaire en surprendrait d'autres n'aurait peut-être pas le même effet sur elle. Au fond elle devrait être surprise de telle façon qu'à l'instant même la raison en soit presque quelque chose de tout à fait ordinaire. C'est peu à peu que quelque chose de surprenant doit apparaître implicitement. C'est aussi toujours la loi de ce qui est intéressant, et de son côté la loi de tous mes mouvements concernant Cordélia. Pourvu qu'on sache surprendre, on a toujours partie gagnée; on suspend pour un instant l'énergie de celle dont il s'agit, on la met dans l'impossibilité d'agir, quel que soit d'ailleurs le moyen qu'on emploie, le moyen extraordinaire ou le moyen commun. Je me rappelle encore avec une certaine vanité une tentative téméraire pratiquée contre une dame de la haute société. Depuis quelque temps j'avais vainement, et en cachette, rôdé autour d'elle afin de trouver un contact intéressant, lorsqu'un après-midi je la rencontre dans la rue. J'étais sûr qu'elle ne me connaissait pas, ou ne savait pas que j'habitais à Copenhague. Elle était seule. Je coulais devant elle pour la rencontrer de face. Je me rangeais, lui cédant les dalles du trottoir. A ce moment-là je lui jetai un regard mélancolique et je crois presque avoir eu une larme à l'œil. Je soulevai mon chapeau. Elle s'arrêta. Avec une voix émue et un regard rêveur je dis : « Ne vous fâchez pas, Mademoiselle, entre vos traits et ceux de quelqu'un que j'aime de toute mon âme, mais qui vit loin de moi, il y a une ressemblance tellement frappante que vous me pardonneriez ma conduite assez bizarre ». Elle pensait avoir affaire à un